

Jeudi 17 juin 2004
L'attente

Mémoires de Pierre Vidal-Naquet : un tome est intitulé « L'attente ». Il y évoque ses parents, arrêtés en son absence par la Gestapo en mai 1944, déportés et gazés. Après cette arrestation avait commencé pour lui une période d'attente, il espérait leur retour à la Libération, puis a dû s'accoutumer à l'idée qu'ils ne reviendraient jamais. « D'une certaine façon, cette attente dure toujours. »

=> Rapport au temps spécifique induit par l'attente : le plus souvent lié à un événement précis qui doit advenir, et prenant fin avec cet événement, d'une façon ou d'une autre, « pour le meilleur ou pour le pire. »

Dans ce cas précis, l'attente n'est jamais vraiment finie, la disparition ôtant toute possibilité d'entamer véritablement un deuil.

=> Amène aussi à examiner l'attente comme suspension, arrêt, « standstill » dans le cours du temps.

Souvent exploitée comme procédé, elle devient le *suspense*, mais c'est différent car justement l'attente où plonge le *suspense* est une attente « encadrée », agaçante ou frustrante parfois mais à dessein et souvent synonyme d'un certain plaisir, contrairement à l'attente non maîtrisée, parfois insupportable (attente de résultats d'un examen, du retour de quelqu'un pour qui on s'inquiète...).

=> Amène à examiner les différentes résonances psychologiques liées à l'attente et les mécanismes qu'elle enclenche chez celui qui attend,

=> et aussi l'attente en tant que liée au doute : probabilité, on pense savoir au moins un peu ce qui va se passer, ou même seulement qu'il va se passer quelque chose, mais doute lié à la fois à l'attendu, donc au plus ou moins connu d'avance (fait du futur une reconnaissance au sens de connaître de nouveau quelque chose que l'on savait déjà, contrairement au sens habituel du mot, presque militaire, où la connaissance part en éclaireur), et aussi à l'inattendu, à la surprise.

Tentons une première définition de l'attente. L'attente, c'est le fait d'attendre, et d'attendre quelque chose, c'est-à-dire un événement de tout ordre qui jouera le rôle de marque ou de signe de la fin de l'attente, et permettra le passage à une nouvelle période de temps. Il s'agit donc apparemment d'un état passif, voire contemplatif, où il n'y a, semble-t-il, rien d'autre d'important à faire que de laisser passer le temps, afin de réduire puis de combler l'intervalle. L'attente désigne aussi justement cet intervalle de temps où l'on se trouve en état, en situation d'attendre.

On peut d'ores et déjà ajouter une remarque ou peut-être une question : le temps de l'attente paraît correspondre au « temps humain minimal », au sens où c'est la plus petite charge de sens dont on puisse doter le passage du temps, l'avancée dans une vie. Il ne s'agit que de parvenir à un certain point dont l'existence seule, posée comme certaine ou possible ou probable, suffit à justifier, à motiver tout le temps qui y mène. Ce temps se trouve à la fois vide et plein : vide par lui-même, mais rempli, comblé, de l'extérieur en quelque sorte, par l'existence de cette motivation minimale.

Ce vide permet de faire le lien avec d'autres attitudes liées couramment à une attente comme temporalité spécifique : l'ennui et le désir. L'ennui découlant apparemment de ce vide du temps, qui peut en ralentir l'écoulement jusqu'à l'insupportable, et le désir, lié au contraire au fait que celui qui attend envisage la perspective de l'événement à venir comme devant combler enfin le vide qui l'en sépare (je l'attends, mais il n'est pas encore là, et quand il sera là je pourrai lui dire « Tu m'as manqué »). Ainsi le temps se trouve-t-il doté de sens par l'absence même de ce qui le motive, c'est-à-dire l'événement futur. De là un mécanisme assez proche de celui du désir. A l'inverse l'attente peut se concevoir comme une appréhension, la crainte d'un futur qu'on ne souhaite pas : le passage du temps devient alors douloureux du fait qu'il est rendu synonyme de l'approche de ce qu'on redoute.

=> L'attente apparaît moins passive qu'au premier abord : comme indissociable d'une prévision de l'avenir, consistant en l'occurrence à poser l'existence de l'événement-bascule, elle ne peut que le penser en termes de probabilité ou de certitude, en tout cas de représentation (de protension).

Contrairement à une simple prévision, l'attente, pour provoquer un état pendant toute une période, correspond au sentiment d'une certitude : on sait, sans se tromper, qu'il va advenir quelque chose, même si cette certitude est toujours redoublée par une part de doute ou d'imprévisible sur les modalités ou la nature exacte de la chose en question. Par exemple : on sait qu'on va mourir, mais pas comment exactement. On sait qu'il va y avoir un résultat, mais on ignore s'il sera bon ou mauvais, vrai ou faux, etc.

=> Cette nature double de l'attente, à la fois certitude et doute, ménage deux réactions possibles et opposées :

- soit on se désintéresse de l'événement à venir ou on l'oublie d'autant plus facilement qu'il est en partie douteux (c'est le cas pour la mort) ce qui libère le temps en question pour faire autre chose ;

- soit entraîne une surcharge « représentative » : le stress, l'espoir fou, la peur... où la part de doute laisse place à une certitude fantasmatique liée à une représentation biaisée.

Notes prises initialement à la main et reprises ici le 28 juin 2004.

*